Le procès

Durant les matinées hivernales, au Texas, si on se lève assez tôt, on peut entendre résonner une dernière fois le chant lugubre des coyotes, comme une oraison funèbre pour les proies de la nuit, et une menace pesante pour celles de demain. Alors les premières ombres apparaissent, le désert s'agite brièvement pour la seule fois de la journée, comme s'il tentait de dire « Regardez, j'abrite la vie ! », alors que la dernière vraie étendue verte est à 50 miles au Nord.

Une route poussiéreuse balafre le paisible paysage. Sur cette route, un homme fait tranquillement avancer sa camionnette. Cet homme s'appelle Robert Johnson, un natif du désert texan. Robert Johnson est un lève-tôt, et chacune de ses matinées traversent ces étendues arides, mais ce spectacle ne l'intéresse pas. Ce paysage, il le voyait déjà étant enfant, à Fort Stockton. En tant que fils de fermier de la région, il n'a pu échapper aux escapades matinales de son père dans le désert qui permettaient, entre autre, le partage viril des « vraies valeurs », c'est-à-dire celle de tout habitant du Texas normalement constitué. Robert Johnson n'a pas l'âme d'un rêveur, son éducation lui a appris à garder les pieds sur terre. Pour tout dire, les agitateurs d'idées, d'une manière ou d'une autre, ne font pas long feu dans la région, mais passons.

Le relai pour routier dans lequel s'arrêta Robert Johnson ne figure sur aucun dépliant touristique ou carte de la région, cependant, il est connu de tous les habitants des comtés environnant. Café, restaurant, vente de journaux, garage, ainsi que d'autres activités moins licites mais tout aussi appréciées sont proposées par un homme d'une cinquantaine d'années et sa fille, à l'intérieur de 3 mobile homes réaménagés et d'un poste de télégraphe désaffecté. Comme à son habitude, Robert Johnson entra dans la petite salle en commandant un café à la jeune serveuse, tout en tirant un journal.

L'attention de Robert Johnson fut captée par la principale information rapportée ce jour-ci, en l'occurrence l'exécution ce matin à 6h55 d'un jeune noir, condamné le mois dernier pour le meurtre à son domicile d'une femme blanche d'une quarantaine d'année, à l'aide d'un fusil. Du fait de la monotonie de cette petite région peu fréquentée, ce fait divers n'eut aucun mal à passionner les foules, et faire les choux gras des journaux, enchantés de voir enfin tomber du ciel des sujets racoleurs.

Etrangement, la victime n'avait jamais eu autant d'amis depuis son meurtre. Robert Johnson la connaissait un peu, et pour cause, le crime s'était déroulé en face de chez lui. On ne pouvait pas dire qu'elle était très intégrée dans la vie communautaire de Fort Stockton. Non, on devrait même dire qu'elle était marginale, et dans cette ville, c'est une raison suffisante pour être considéré comme suspect. La victime tenait un petit commerce en bas de chez elle, mais sa clientèle était restreinte à quelques personnes elles-mêmes mises au ban de la société, c'est-à-dire des personnes âgées délaissées et quelques familles mexicaines des alentours. Quand au coupable, il était littéralement jeté aux fauves, sans aucun soutien lors du jugement, noyé sous les insultes et les menaces et jouet d'un destin qu'il ne maîtrisait plus depuis le matin où la police du comté était venu frapper à sa porte.

En parcourant distraitement l'éditorial sur le sujet, où le journaliste se lançait dans un pompeux discours sur l'insécurité de retour dans les villes et la nécessité du retour des valeurs familiales et du travail pour ramener l'ordre et la sérénité, Robert

Johnson se remémora la rapidité avec laquelle l'affaire avait été bouclée. Dès que les fuites sur la couleur de peau d'un des suspects eurent fait le tour de la ville, des voix s'étaient élevées, le déclarant coupable du meurtre, et leur nombre grandit de jours en jours, jusqu'au moment où la police locale ne put éviter des émeutes qu'en déclarant ce jeune homme noir suspect principal et inculpé de meurtre. Le district attorney, ou procureur, promis une justice ferme mais juste. En écho à cette courageuse prise de position, jamais dans le comté délibération des jurés n'avait été aussi rapide, déclarant l'accusé coupable de tous les chefs d'accusation. Dans la salle, on put entendre des vivats à la lecture de la sentence. La ville toute entière était en proie à une rage meurtrière et impitoyable.

Un journaliste spécialisé dans les affaires judiciaires était spécialement venu du lointain Wisconsin sur les conseils d'un ami, qui lui assurait de découvrir « le pire des tueurs qui existe, la peur de l'autre ». De l'article qu'il dicta à la dactylo, on peut retenir ce passage « Une véritable mascarade de procès. Une accusation qui repose sur les peurs attisées par un procureur au ton apocalyptique. Les preuves apportées reposent sur des « on-dit », ou des témoignages plus que douteux. Alors que l'avocat de la défense, excédé par cette hypocrisie, réclame qu'on lui montre ne serait-ce que l'arme du crime, un tonnerre d'indignation monte du public, empêchant la poursuite du débat. En outre, la satisfaction à l'annonce du verdict peut nous interroger sur, qui, du malheureux accusé ou du public, incarne le plus le froid instinct du tueur ». Dans les soirées qui suivirent, le procureur déclara à un public hilare qu'après tout, la vérité, ce n'est non pas la réalité, mais ce sur quoi tout le monde s'accorde.

Robert Johnson avala d'un trait le fond de son café et reposa le journal sur son présentoir, tout en déposant 1 dollar sur le comptoir. A sa sortie, en se dirigeant vers son véhicule, il rata la dernière marche du petit escalier, et se retrouva à quatre pattes sur le sol poussiéreux. Il ressentait une désagréable sensation de vide au niveau de l'estomac. Malgré cela, il se releva, entra dans sa camionnette, tourna la clé de contact et s'éloigna le plus vite possible du relai.

Robert Johnson n'avait pas assisté au procès. Il n'aimait pas la foule, d'autant plus quand elle est proche de l'hystérie. Mais il existait peut-être une autre raison, plus malsaine et surtout, plus dangereuse. Tout au fond de lui, ce verdict le mettait mal à l'aise. Ainsi, pourquoi Robert Johnson était-il le seul à ne pas avoir entendu les coups de feu, comme le rapportait les témoins, alors qu'il habitait à moins de 10 mètres de la maison où s'était déroulé l'horreur ? Pourquoi un jeune noir serait-il venu abattre une femme pauvre, quasiment sans lien avec qui que ce soit, habitant à plusieurs miles de distance, alors que personne ne l'avait jamais vu en ville ? Autant de questions qui rongeaient Robert Johnson de doutes et qu'il tentait d'oublier. Il enfonça l'accélérateur, désireux de se mettre rapidement au travail.

Dans la ville endormie, Robert Johnson rêve. Il réalise qu'il est dehors, habillé en procureur, dans une rue qu'il connaît bien, la sienne. Tout est calme, une légère brise souffle, faisant voleter sa cravate tombante plissée. Soudain, il remarque une lueur en face de chez lui. Il se dirige vers la maison, quand un cri le fait stopper net. Tandis qu'il s'accroupit, il tente en coup d'œil discret à l'intérieur de la maison. Avec horreur, il aperçoit un homme en train d'étrangler la propriétaire de la maison, celle-là même qui vient d'être assassiné. Terrorisé, Robert Johnson se détourne, mais déjà, des voix lui parviennent :
« -Lâchez-moi ! Lâchez-moi, je vous en supplie ! sanglote sa voisine.

-Tu crois que j’allais te laisser te barrer avec ton putain de gosse, hein, susurre l’homme.
-Non, non vous faites erreur, jamais je ne serais partie, répond la femme, terrorisée.
-Le fils du shérif, membre de l’église évangéliste et candidat à la gouvernance du comté qui se retrouve avec un bâtard sur les bras, surtout quand il est marié, c’est pas un très bon argument électoral, non ? dit l’homme en riant sadiquement.
-Partez, s’il vous plaît, dit la femme, dont la voix n’était plus qu’un murmure.
-Je partirais quand j’en aurai fini avec toi, dit l’homme en resserrant sa prise. »

Robert Jonson entendit un râle mêlé aux sanglots. Il regarda à l’intérieur de la maison. La femme était morte. Le fils du shérif s’éloigna du cadavre, puis revint armé d’un fusil. Il pointa le canon sur la poitrine de la morte, puis cala un coussin contre celle-ci, et tira à 3 reprises. Puis il emporta le fusil et le coussin, et sortit de la maison par une porte de derrière.

Robert Johnson s’effondra sur la terrasse de bois. Puis subitement il leva la tête. A coté de lui, sur un tabouret, un homme noir portant un costume et un chapeau tenait une guitare. Il regarda Robert Johnson, et sourit.

Simon Savinel